

Deux Dallaire inconnus

Pierre Vadeboncoeur

Volume 32, numéro 5 (191), octobre 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31938ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vadeboncoeur, P. (1990). Compte rendu de [Deux Dallaire inconnus]. *Liberté*, 32(5), 116–120.

LECTURES DU VISIBLE

PIERRE VADEBONCŒUR

DEUX DALLAIRE INCONNUS

Voici deux petites œuvres de Jean Dallaire, *Au jardin du Luxembourg* (27 x 19 cm) et *Canada* (14 x 13,5 cm), qui n'ont jamais été exposées ni reproduites. Elles font partie d'une collection particulière. J'ai obtenu de la personne qui les possède, une connaissance de Dallaire, la permission de les présenter aux lecteurs de *Liberté*. La première, peinte à Québec, est de 1946. La seconde porte une date difficile à lire; il semble que ce soit 1957. Deux petites choses fort agréables, pleines d'abandon, amusements d'un artiste tellement peintre qu'il lui suffit de faire une image en se jouant pour obtenir non pas une image-image ou anecdote peinte mais ce que j'appelle un peu mystérieusement le *contact* — mais qu'est-ce que le contact?

Qu'avons-nous là, dans le premier tableau? Une femme blonde en robe rose. Le rose devient, par dominance et par quelques correspondances mineures, le ton du tableau tout entier. Si la mémoire se le rappelle, le message de celle-ci sera: tableau rose. Un tableau très fin, très léger. La mémoire dira aussi: jeunesse, fraîcheur d'été, bonheur qu'il y ait cette image, dessin, oui, comme la plupart du temps chez Dallaire, et puis, au total, la poésie d'un bref moment changé en un peu d'éternité. Mais cette description, bien sûr, ne traduit que des impressions. On veut garder ce tableau, on s'y attache, il ne deviendra pas indifférent.



Jean Dallet, *Au jardin du Luxembourg.*

L'été, comme n'importe quoi, dans un tableau, vaut par l'événement plastique. L'inverse n'a jamais de sens. Là où l'événement plastique n'a pas lieu, c'est la mort. Le contact dont je parle n'a au premier chef rien à voir avec l'image, ni avec l'idée, ni avec le sentiment, ni avec la scène. Les mauvais tableaux peuvent avoir tous les mérites possibles, excepté un, celui-là, le seul qui compte. Dans le monde, des milliers de peintres ont toujours fait de grands efforts de dessin, de réalisation de l'image, de suggestion d'impressions poétiques chez eux sincères, sans arriver au moindre résultat pour la seule chose qui importe et qu'ils ne trouveraient pas, dussent-ils travailler pendant cent ans.

Dallaire ne touche à rien *qu'il ne le touche*. C'est cela. *Au jardin du Luxembourg* n'est pas une grande œuvre. Mais, pour exister, elle existe. Elle ne prétend à aucune compétence en ci, en ça, ni à la maîtrise de nombreuses difficultés, mais cette robe est rose. Voilà. L'action d'éterniser aura duré à peu près vingt minutes, et même une fraction seulement de ces vingt minutes aura servi à cela. La chose inattendue est posée. Vous l'avez là indiscutablement et pour toujours.

Cet événement est également marqué dans le dessin. Le dessin en fait aussi la preuve. Il laisse pour ainsi dire sa propre marque, tant il est dessin. Je parle en particulier du dessin de la robe. Il pratique son propre découpage dans l'espace, avec une sorte d'indépendance. Ce dessin est comme chu, arrivé d'ailleurs. L'image ne le commande pas uniquement. L'esprit du dessin, oui. Il se fait un contact. Mais voilà encore ce mot, que je n'arriverai jamais à clarifier...

Il y a à l'occasion un peu de tout dans l'art de Dallaire: Lurçat, Klee, Matisse, Dali, etc. Du moins c'est souvent le cas. Mais Dallaire, spontané, au bout du compte fait toujours de la peinture, authentiquement. Quand ils collaborent un peu, si je puis dire, ces amis font partie de son bric-à-brac. Voilà tout. Dallaire est tout ce qu'il y a de plus

peintre et il fait de la peinture avec n'importe quoi. Y compris ça.

Il est si peintre que cette peinture ne dépend pas de lui, pourrait-on dire. Quoi qu'il fasse, avec le motif ou sans lui, avec ou sans réminiscences, dans sa manière ou celle d'un autre, avec son imagination, avec son humour, en se jouant, c'est de la vérité picturale. *Ne pas pouvoir faire autrement...* Ne pas pouvoir faire autrement, c'est le don de Picasso. Dans un sens sans doute beaucoup plus restreint mais néanmoins réel, c'était le don de Jean Dallaire aussi.



Jean Dallaire, *Canada*.

La seconde œuvre ici reproduite pourrait servir d'exemple à ce propos. Il venait de retourner en France pour de bon quand il envoya à Montréal, plus ou moins

en guise de carte postale, ce minuscule tableau à dominantes bleue et vieux rose. Peindre quelque chose, le confier sans précautions à la poste, le tenir pour rien, comme un enfant, l'envoyer au bout du monde pour l'amitié. Il l'avait fait probablement sans y penser, comme on bricole ou passe le temps. C'est un tableau joli, très net, et plus intense qu'il n'y paraît d'abord.

Mais j'arrête ici, comme il posait ses pinceaux et comme il les prenait, sans solennité, selon son caprice, pour peindre, pour passer à autre chose, fumer une cigarette, boire un verre, bavarder, tout lâcher sans cérémonie pour jusqu'au lendemain... Dallaire demande de l'amateur cette absence de prétention, cet esprit méridional.